

COMPOSITION DE PHILOSOPHIE

ÉPREUVE COMMUNE : ÉCRIT

**Laure BARILLAS, Vincent DELECROIX, Jim GABARET, Florent GRELLARD,
Agnès GRIVAUX, Pierre-Alban GUTKIN-GUINFOLLEAU, Pierre MAGNE,
Éric MARQUER, François TOUCHARD, Clélia ZERNIK**

Coefficient : 3.

Durée : 6 heures.

Sujet : Que nous enseignent nos peurs ?

Analyses des notes et remarques générales

La moyenne de l'épreuve s'établit pour la session 2021 à 9,6 (écart-type : 3,139), contre 9,92 en 2020 (écart-type : 3,47), en très légère baisse, donc. Les notes s'échelonnent entre 1/20 (1 copie) et 20/20 (1 copie). Sur 958 candidates et candidats ayant composé, chiffre en hausse constante par rapport aux sessions précédentes (pour exemple : 890 candidates et candidats en 2020), 12,11% atteignent ou dépassent 14/20. On retrouve une forte concentration de copies notées entre 7 et 9, la note de 8/20 continue, ce qui est peu surprenant, de concentrer le plus grand nombre de copies.

Sans doute faut-il d'emblée rappeler ici les critères qui président à la notation. Une copie atteint la moyenne de 10/20 lorsqu'elle présente une compréhension globalement correcte du sujet et de ses enjeux principaux, mobilise une culture attendue, sans pour autant se hausser à des analyses de détail et des commentaires rapprochés des œuvres et des auteurs ; elle s'élève jusqu'à 14/20 lorsqu'elle tâche d'élaborer clairement une véritable problématique, qui confère un dynamisme repérable à la démarche, et lorsque la mobilisation des auteurs se fait précise et approfondie ; les notes au-delà de 14/20 valorisent une démarche originale, qui permet également de mobiliser des ressources plus inattendues (et évidemment pertinentes), notamment dans des champs disciplinaires différents, un parti-pris justifié et engagé dans le traitement approfondi du sujet.

On le voit, les résultats cette année n'offrent pas dans l'ensemble de disparités significatives avec l'année précédente et ils témoignent globalement d'une bonne préparation, bien qu'on ne puisse que constater qu'un nombre croissant de candidates et candidats se trouvent en-deçà des exigences requises par l'exercice et paraissent même ignorants des règles élémentaires de la démarche philosophique. On notera aussi, pour s'en féliciter ou s'en réjouir, l'investissement réel d'un grand nombre de candidates et candidats dans une réflexion personnelle, parfois originale et même audacieuse, nonobstant un nombre préoccupant de copies qui ne donnent guère le sentiment de vouer un grand intérêt aux spécificités de la discipline philosophique et s'acquittent de l'exercice avec une désinvolture ou une résignation qui interrogent. Sans doute la nature du sujet a-t-elle favorisé cet élan, non pas seulement en raison du fait qu'il paraissait d'un abord plus immédiat ou accessible, mais aussi parce qu'il recoupait moins directement ou avec moins d'évidence des questions de cours. Il aura été de ce point de vue assez discriminant, faisant saillir la différence entre des copies qui avec plus ou moins de bonheur tâchaient d'ajuster des connaissances scolaires au traitement du sujet et des copies qui en faisaient un véritable usage sélectif et donc fécond au profit d'une réflexion personnelle et spéculative.

Mais le jury voudrait néanmoins attirer l'attention sur des défauts qui ont malheureusement tendance à s'accroître.

D'abord on se permettra d'insister une fois encore sur le soin à apporter à la graphie et à la présentation. Écrire *lisiblement* ne devrait pas être une exigence insurmontable.

Il en va également du niveau de langue en général (vocabulaire, cohérence syntaxique et grammaticale, registre de langage), qui semble globalement se détériorer. Le jury s'en alarme.

L'inflation notable du volume des copies, par ailleurs, prouve sans doute que le sujet aura inspiré les candidates et candidats, ce dont le jury se réjouit naturellement. Mais elle ne témoigne pas toujours d'un enrichissement de la réflexion, pour être trop souvent due à un décalage du propos et parfois à de longues dérives hors-sujet, surtout à la multiplication inutile des exemples, à des redondances, à des raisonnements sinueux qui peinent à trouver une orientation claire et ferme. Une certaine sobriété, donc, ne nuirait pas. En outre ce volume est corrélatif souvent d'une rédaction trop rapide qui non seulement substitue la quantité à la qualité mais nuit à la présentation matérielle.

Le jury a été sensible à l'attention portée par les candidates et candidats à la structuration formelle de la dissertation : construction de l'introduction, annonce en début de partie des thèses principales, rappel du fil conducteur de la réflexion, transitions claires, effort didactique, application à la rédaction de la conclusion. La plupart des candidates et candidats semblent averties de ces nécessités. Cette organisation demeure cependant trop souvent simplement formelle, justement, et à tout le moins ne témoigne pas nécessairement du dynamisme et de la cohérence de la réflexion, se résumant à une suite de recettes rhétoriques appliquées de l'extérieur au propos.

La conséquence en est que certains défauts d'organisation demeurent, quand ils ne vont pas s'accroître. La multiplication des exemples d'une part et des citations, plus ou moins précises, d'autre part, indépendamment même de leur pertinence pour le traitement du sujet, se substitue trop souvent au raisonnement lui-même et, en outre, soutient trop rarement de véritables arguments. À quoi il faut ajouter, pour nombre de copies, une certaine indifférence à l'égard de la logique-même du raisonnement : l'auto-contradiction n'est pas nécessairement dialectique, elle est stérile quand elle s'applique de partie à partie, et tout simplement absurde lorsqu'elle affecte un simple énoncé. Un certain flottement dans l'usage simple de la logique de la causalité aboutit dangereusement à intervertir cause et conséquence (ou effet) : se demander si un enseignement peut être tiré de nos peurs n'est pas la même chose que se demander si l'enseignement – du reste trop rapidement confondu avec le savoir ou la connaissance – peut avoir un effet sur nos peurs... Cette même confusion se décline malheureusement au gré des analyses : on confond la croyance que suscite la peur avec celle sur laquelle elle repose ; on n'établit pas de distinction claire entre l'affirmation selon laquelle la peur est un produit de l'ignorance et l'affirmation selon laquelle elle produit de fausses connaissances ou favorise l'ignorance ; on affirme curieusement que la peur nous enseigne le danger, alors qu'on aurait plutôt le sentiment que c'est la perception du danger qui suscite la peur, etc.

La logique élémentaire du raisonnement est tout autant maltraitée, lorsque l'on prétend déduire une « conclusion » qui invalide simplement les prémisses ou omet la médiation nécessaire d'un troisième terme : faut-il rappeler que ce n'est justement pas la peur des loups elle-même qui nous enseigne que nous ne devons pas avoir peur des loups ? À négliger cette logique on en vient trop souvent à produire des raisonnements circulaires qui culminent dans une « thèse » abondamment répétée dans les copies : nos peurs nous enseignent à dépasser nos peurs. Enfin, par le même défaut de logique on finit par littéralement inverser le sens du sujet, en posant essentiellement la question de savoir comment nos peurs nous sont enseignées. Cette question n'est certes pas négligeable, elle peut même servir au traitement du sujet (à propos du gouvernement par la peur et plus généralement de son rôle dans l'institution de l'ordre social

ou politique, par exemple) par un spectaculaire retournement qu'il faudrait au moins justifier et correctement amener, mais qui en tous les cas ne peut certainement pas s'y substituer.

D'une manière plus générale, on s'étonne encore de la multiplication des affirmations dogmatiques, qui faute d'être soutenues par une argumentation réelle, paraissent simplement arbitraires et réversibles et favorisent d'ailleurs l'auto-contradiction : les peurs nous empêchent d'agir, mais elles constituent un puissant moteur de l'action (ou de la réaction) ; les animaux, contrairement aux êtres humains, ne connaissent pas la peur mais ils fuient devant le danger... Bien des propos descriptifs et affirmatifs sur la peur (la peur est ceci, fait faire cela, etc.), tirés d'un ou de quelques cas empiriques, pourraient être exactement retournés en produisant n'importe quel exemple contraire.

Quant à l'usage de la culture philosophique et extra-philosophique, on renverra ici aux indications formulées dans le rapport de l'année précédente, en rappelant l'effort de précision et d'adéquation au sujet que cet usage suppose, le principe de sélectivité qui doit le guider, la richesse d'analyse qu'il permet – mais d'abord sa nécessité : un nombre croissant de copies, semble-t-il, sont tout simplement vierges de toute référence philosophique. Si, pour des raisons évidentes, la sociologie, l'anthropologie (malheureusement beaucoup plus maltraitée malgré les ressources qu'elle offrait), voire l'économie constituent la part la plus abondante de cette culture extra-philosophique, le jury continue de regretter le sort réservé généralement à la culture artistique, littérature en tête, laquelle se trouve d'ailleurs essentiellement mobilisée à des fins de simple description de la peur ou, de manière décorative, pour orner inutilement l'introduction. Les références cinématographiques étaient bienvenues ; elles se sont malheureusement cantonnées, la plupart du temps, à quelques propos évidents sur les films d'horreur.

Traitement du sujet

Pour ce qui relève de remarques générales concernant la manière de construire la dissertation (construction et finalité de l'introduction, élaboration de la problématique, dynamisme et progressivité du développement, etc.) et les exigences du jury en la matière, nous renvoyons aussi à ce qui est indiqué dans le rapport de l'année précédente sous cette rubrique. On en gardera ici que ce qui concerne spécifiquement le sujet de cette année.

L'injonction à clarifier d'abord les termes du sujet doit, comme toujours, être justement appréciée. Elle ne peut porter la ou le candidate ou candidat à désarticuler jusqu'à l'absurde l'énoncé du sujet ; elle se rend vaine s'il s'agit simplement de fournir des « définitions » inutilisables des termes essentiels. Ainsi définir préalablement la peur, qui n'est pas franchement une notion technique, n'a de sens et d'utilité que par différenciation et à la condition que ces distinctions soient maintenues et opératoires : différencier la peur et l'angoisse, comme l'a fait heureusement un nombre non négligeable de candidates et candidats qui à l'occasion ont pu s'appuyer sur Heidegger, Sartre ou Kierkegaard, était évidemment bienvenu ; mais on a vu trop souvent, à quelques notables exceptions près, ces distinctions s'effacer au cours du développement. De même, si la distinction entre peur, crainte, terreur, effroi, etc., s'établit uniquement en fonction d'un critère d'intensité, il n'est pas sûr qu'elle revête une utilité majeure pour le traitement du sujet (en revanche distinguer « avoir peur de quelque chose » et « craindre que quelque chose » peut avoir sa fécondité). Enfin certaines copies ont pu faire fructifier la distinction entre « la peur », généralisée et substantialisée, et « nos peurs », dont le terme peut désigner soit un objet différencié, un contenu, soit une modalité, la communauté des peurs impliquée quant à elle, en tous les cas potentiellement, par un « nous » qui ne désigne pas nécessairement le seul individu (peur collective, peurs partagées)

étant par ailleurs susceptible de mener à des dimensions qu'ont su exploiter certaines copies et permettant également de faire jouer une dimension historique dans le traitement du sujet.

Le verbe enseigner mobilisé dans l'intitulé du sujet a suscité quant à lui certains embarras, dans la mesure où certaines ou certains candidates et candidats ont voulu en tirer un schéma structurel (rapport maître / élève, etc.) assez difficilement applicable directement à la question. Dans le sens inverse, un vocabulaire approximatif et flottant a eu des effets sévères sur le repérage des problèmes philosophiques : beaucoup trop de copies identifient indifféremment enseigner, manifester, révéler, expliquer, voire témoigner. Plus fécondes étaient évidemment les distinctions ou les rapprochements opérés entre enseigner, éduquer et instruire, dans la mesure où elles permettaient de ne pas réduire les « enseignements de la peur » à la simple transmission d'un savoir. « Tirer des leçons », comme on peut l'imaginer, pouvait également servir temporairement de guide.

Que ce soit dans le cadre de l'introduction ou celui du développement, on s'étonnera toutefois que les candidates et candidats n'aient pas consacré plus d'attention non pas seulement aux termes du sujet, mais à un certain nombre de termes ou de notions adjacents ou impliqués par la problématique du sujet : la mobilisation et l'analyse de la notion de menace, par exemple, comme catégorie corrélatrice, du risque, de la précaution ou de la protection, comme aussi une attention plus précise aux questions de la méfiance et de la confiance, auraient pu bénéficier au traitement.

Comme à chaque fois que le sujet se présente sous la forme d'une question, c'était à un problème sous-jacent, motivant la question elle-même, qu'il fallait parvenir : c'est la tâche de l'introduction de le faire émerger de la manière la plus claire, fournissant ainsi un guide pour un développement dynamique de la réflexion. Répondre directement à la question ne pouvait produire qu'un catalogue statique des « enseignements » de la peur (après un catalogue des peurs elles-mêmes). De même substituer simplement d'autres formulations, en général peu heureuses et inutilement contournées, de la même question ne peut valoir pour l'énoncé clair de ce problème sous-jacent, comme aussi la multiplication des fausses questions (« qu'en est-il de nos peurs ? », « dans quelle mesure nos peurs nous enseignent-elles quelque chose ? », etc.) fait inutilement piétiner la démarche.

Deux écueils majeurs se présentaient d'emblée, que les candidates et candidats avaient pour tâche d'identifier et d'éviter ou de surmonter. D'une part un traitement purement psychologique de la question, qui semblait presque immédiatement dans la description de cas empiriques sans parvenir vraiment à se hausser au niveau d'un traitement proprement philosophique de la question : parvenir à différencier philosophie (anthropologie philosophique, épistémologie, philosophie politique, etc.) et psychologie constituait l'un des enjeux du traitement du sujet. D'autre part une approche essentiellement guidée par le jugement de valeurs (les peurs sont bonnes, sont mauvaises, etc.), qui ne permettait pas d'analyser réellement la logique spécifique structurant un « usage » des peurs. Elle pouvait certes servir de point de départ en fournissant un paradoxe commode : comment ce que la sagesse voire la philosophie elle-même nous enjoignent à dépasser ou à liquider pourrait-il être l'objet d'un usage non seulement positif mais nécessaire ? Elle pouvait également occuper une place terminale dans la réflexion, lorsqu'il s'agissait d'évaluer la validité relative ou problématique de ces « enseignements », leur portée universelle, leur stérilité, leur fragilité ou l'ambivalence de leurs effets. Mais dans tous les cas elle ne pouvait épuiser à elle seule les enjeux du sujet. Du reste, trop de candidates et candidats, sans doute pour honorer l'intérêt philosophique dont le sujet témoignait à l'égard de la peur, se laissent entraîner à une valorisation hyperbolique de la peur, qui finit par lui conférer un rôle exorbitant ou excessif (et donc insignifiant) dans tous les domaines de l'existence et qui a pour résultat qu'on en vient à dire de la peur ce que l'on pourrait dire d'à peu près n'importe quoi.

Dans ce même ordre d'idées, on a vu ainsi réapparaître, comme les années précédentes, une tendance manifeste à endosser les formes d'un discours simplement axiologique ou plus simplement encore prescriptif, au risque d'ailleurs de déporter vers le hors-sujet, en traitant presque exclusivement de questions comme celle de savoir comment nous pourrions nous débarrasser de la peur (puisque'il serait entendu qu'il le faut) et en répétant à l'envi combien la peur nous fait faire n'importe quoi, nous enchaîne, ou ravage le champ social. Que la peur puisse être mauvaise conseillère, c'est ce que dit aussi la sagesse des nations ; mais l'affirmer – et encore faudrait-il expliquer pour quelles raisons et selon quels critères elle peut l'être – n'autorise pas à consacrer l'essentiel de la copie à seulement énumérer les bonnes recettes, *tétrapharmakos* en tête, pour s'en débarrasser ou à rappeler comme une évidence la nécessité de convertir miraculeusement la crainte mortifère d'autrui en amour du prochain. La dimension évidemment morale du sujet, non seulement n'était pas sa seule dimension, mais surtout ne justifiait pas la confusion entre morale et moralisme.

Assurément, la réflexion sur les modalités de l'expérience était requise, mais elle ne pouvait s'épuiser dans la multiplication des exemples empiriques, par définition indéfinie, ou leur sélection plus ou moins arbitraire. La description, parfois fastidieuse, des effets immédiats de la peur ne permettait pas davantage de déboucher sur une problématique réelle. De même un simple « catalogue » des peurs ne pouvait suffire, quand bien même on tâchait avec plus ou moins de bonheur de l'ordonner selon des différences spécifiques. On voit ainsi de nombreuses copies osciller sans cesse entre la description laborieuse d'exemples « concrets », pour ne pas dire anecdotiques, et des propos très généraux sans grande portée réelle concernant la « nature humaine »

À tout le moins ce matériau empirique devait permettre de hausser la réflexion à un niveau supérieur portant notamment sur la logique, inductive ou prudentielle par exemple, par laquelle la peur est susceptible de devenir productive. C'est ce qui indiquait clairement que, au contraire de répondre directement à la question du sujet, ce qui ne pouvait que pousser à consacrer l'essentiel de la copie à des descriptions et des catalogues plus ou moins baroques, au lieu donc d'interroger les enseignements qu'on voudrait tirer des peurs, on interrogeait d'abord la volonté d'en tirer des enseignements et les modalités selon lesquelles on prétendrait le faire. Ceci devait pouvoir constituer un moment essentiel de la réflexion : si notre rapport à la peur ne consiste pas seulement ni nécessairement à la combattre ou à l'éliminer, mais à en tirer des enseignements et en définitive à en faire un élément déterminant d'une conduite rationnelle, à quelles fins exactement et selon quelles modalités prétend-on le faire ? Plus généralement, c'est bien à une dimension proprement épistémologique qu'il fallait s'élever, sans pour autant écraser la spécificité du problème sous des thèses générales de théorie de la connaissance.

Les bonnes copies sont celles qui sont justement parvenues à s'élever à un tel niveau d'analyse, non pas celui des mécanismes (voire simplement des causes) de la peur, mais des opérations intellectuelles et cognitives grâce auxquelles elles peuvent produire un enseignement et qui peuvent en outre, une fois identifiées, permettre de préciser le statut de cet enseignement. C'était pour elles l'occasion d'entrer dans des analyses fines portant sur la *rationalité* spécifique impliquée dans les enseignements de la peur et de parvenir, sans nécessairement en mobiliser le syntagme (ce qui n'était pas requis, mais quelques copies ont su évoquer Hans Jonas), à l'idée d'une « heuristique de la peur ».

Que les peurs ne soient pas seulement une condition de la survie, mais soient susceptibles de guider une action efficace, qu'elles soient au fondement d'un comportement qui peut être qualifié de rationnel constituait évidemment un enjeu majeur du sujet et n'impliquait pas seulement d'évaluer la rationalité de l'agir consécutif à la peur, mais bien celle qui permet d'en faire usage. C'est ce qui permettait d'ailleurs de distinguer des niveaux dans ces usages, depuis le comportement réflexe jusqu'à des formes élaborées de rationalité,

impliquant anticipation rationnelle et usage délibératif de la raison. Ce fut d'ailleurs l'occasion pour certaines ou certains candidates ou candidats de mobiliser une culture extra-philosophique de manière féconde, par exemple une analyse critique du comportement des agents dit rationnels en économie. Un peu trop souvent réduites, cependant, à l'exhibition des effets néfastes des peurs dans ce domaine, de telles analyses pouvaient déboucher sur une catégorie centrale pour le traitement du sujet : celle du risque.

Or deux difficultés semblent avoir bloqué cet élan dans de nombreuses copies.

La première est suscitée par le caractère *irrationnel* attribué communément et sans plus de précision à la peur. Que veut dire irrationnel, ici ? Il est parfois synonyme de pulsionnel ; parfois ou même simultanément il indique une absence de fondement ou de justification, ce qui du reste aboutit à des dénominations qui, à tout le moins, mériteraient d'être clarifiées : on est par exemple en droit de se demander ce qu'il faut entendre par « fausse peur », car la peur est-elle susceptible d'être vraie ou fausse, à partir même du moment où elle est éprouvée ou ressentie, quand bien même elle manifesterait un défaut de fondement ?

Que la peur puisse n'être pas seulement une réaction immédiate, instantanée et instinctuelle, mais elle-même procéder d'une inférence, d'opérations d'évaluation et d'attribution de valeurs, et de certaines formes de connaissance, c'est pourtant ce qui aurait pu mettre les candidates et candidats sur la piste : qu'il puisse déjà y avoir une part de rationalité, en tous les cas de raisonnement dans la production de la peur peut laisser supposer que l'idée d'un usage rationnel des peurs et d'un enseignement valide à en tirer n'est pas contradictoire. Le fait qu'elles ne *produisent* pas par elles-mêmes de connaissance, qu'elle puisse d'ailleurs, à l'inverse, y faire obstacle est certes une chose qui mérite d'être reconnue et discutée : elle pouvait même constituer, au-delà de la critique habituelle de la peur comme facteur d'ignorance et d'obscurantisme, l'objet d'une conclusion, volontairement déceptive et plus ou moins audacieuse mais potentiellement légitime, de la réflexion, celle-ci s'étant finalement employée à démontrer que, décidément, aucun enseignement valable ne peut être tiré de nos peurs. Mais le fait qu'elle ne soit pas productrice de savoir ou de connaissance n'épuise pas ce que l'on serait susceptible d'en attendre : son usage régulateur, par exemple, qu'on le prenne en bonne ou mauvaise part, l'indique suffisamment. Or l'idée de peur rationnelle, qui donc pourrait servir à son tour de fondement à l'élaboration de conduites rationnelles (et pas seulement raisonnables), semble être demeurée trop souvent à l'état d'un intrigant ou incompréhensible oxymore, et quand elle ne l'était pas, elle se trouvait finalement rangée dans une simple typologie (il y a des peurs irrationnelles, il y a des peurs justifiées) qui ne permettait guère de la faire fructifier. Au demeurant de telles typologies pouvaient se soutenir malheureusement d'une vision évolutionniste pour le moins simpliste, selon laquelle une humanité primitive, ignorante et confinée dans des peurs irrationnelles ou superstitieuses, se voyait progressivement soustraite à cet empire de la peur par le déploiement des lumières naturelles et l'essor de la science, sans vraiment envisager que ce déploiement et cet essor pouvaient eux-mêmes susciter de nouvelles peurs pas nécessairement irrationnelles...

La seconde difficulté tenait à clairement établir et faire jouer une distinction simple et assez intuitive au demeurant concernant le « sujet » susceptible de tirer des enseignements de la peur ou des peurs. S'agira-t-il d'envisager les choses en première ou en troisième personne ? La volonté de s'interroger sur les conditions qui permettraient aux peurs de nous enseigner quelque chose ou à faire quelque chose (ce qui, on le concédera, n'est pas équivalent) devait évidemment tenir compte de cette question préalable. Elle implique non pas de se demander évasivement, ou même de manière absurde, comment les peurs peuvent être elles-mêmes considérées comme des « sujets » qui nous enseigneraient ou nous instruiraient (des peurs personnifiées, en quelque sorte : si elles avaient été divinisées, la chose aurait pu présenter davantage d'intérêt), mais si c'est bien le même sujet qui éprouve la peur et en tire un quelconque enseignement : la réflexivité nécessaire à cette opération n'est pas seulement une

question de temporalité, mais bien de position et finalement de forme du sujet. La réponse à une telle question n'est pas si évidente et la question elle-même si accessoire, dans la mesure où l'on peut justement envisager d'intégrer la peur à des logiques anticipatrices ou prospectives qui ne la détruisent pas mais la font au contraire jouer pleinement. Dire ainsi qu'on ne voit pas comment le sujet en proie à la peur, c'est-à-dire qui la subit dans un état de pure passivité, pourrait être capable d'en tirer activement un enseignement, sinon à la faveur du temps, de la distance réflexive et critique qu'il permet ne suffit pas ; il faut encore envisager le cas de ces procédures rationnelles qui en font un élément déterminant.

Cette dissociation entre le sujet en proie à ses peurs et celui qui, les observant, est susceptible d'en tirer éventuellement des enseignements a servi généralement à spécifier l'enseignement en question. Pour autant que celui-ci était assimilé à une connaissance, c'est évidemment à la connaissance de l'individu que l'examen des peurs est censé mener. C'est ici que le recours à la démarche psychanalytique et à ses enseignements, c'est le cas de le dire, a été particulièrement massif, la psychanalyse constituant en quelque sorte la forme essentielle d'un savoir traitant de la peur comme symptôme. Cette ressource prend malheureusement trop souvent la forme d'une vulgate et de connaissances superficielles qui, en particulier, identifient sans ambages peurs et phobies, ou distinguent difficilement normal et pathologique ; son usage débouche alors sur une rudimentaire explication causale des phobies (celles-ci renvoient à un trauma initial, on se contente de l'affirmer et de l'illustrer avec force exemples empiriques, biographiques ou auto-biographiques), en substantialisant au passage l'inconscient en une force obscure qui, miraculeusement, verrait ses effets neutralisés par son dévoilement analytique, et sur l'affirmation, dangereusement proche du simple poncif, selon laquelle on en apprend beaucoup sur un individu en connaissant ses peurs.

La psychanalyse offrait pourtant des ressources autrement plus intéressantes que la simple description de la psychologie des individus, notamment pour l'analyse des faits sociaux, des principes structurant la culture ou la civilisation et même les ressorts de la croyance religieuse. Quelques bonnes copies ont su en tirer parti dans un sens critique.

En tout état de cause, l'enseignement *de* la peur (au sens du génitif subjectif) n'est pas nécessairement ou ne se résume pas seulement à un enseignement *sur* la peur et ses causes, qu'elles soient liées à la situation de l'homme dans le monde ou tributaires d'une complexion psychologique particulière. Pour autant qu'on entendait qu'une telle formulation signifiait que les peurs avaient quelque chose à nous apprendre sur nous-mêmes, cet enseignement prendrait donc la forme d'un savoir anthropologique, témoignant de la fragilité de l'homme, de son caractère initialement démuné dans un environnement hostile (mythe d'Épiméthée), de l'enracinement en lui des passions fondamentales (la crainte et l'espérance). Une grande partie des copies ont consacré à l'exploration de ce domaine l'essentiel de leur développement. Là comme ailleurs la précision des analyses, l'intérêt des propositions et des thèses et le refus résolu de ne pas s'en tenir à des plates généralités sur la « nature humaine », qui en constituait l'écueil majeur, auront fait la différence.

Deux directions pouvaient s'esquisser. L'une visait à articuler le phénomène de la peur à une métaphysique de l'homme ou à une analyse existentielle, haussant le phénomène en question au rang de propriété essentielle – ce qui permettait par exemple de faire évoluer la peur vers le concept d'angoisse jusqu'à reconnaître non seulement la différence essentielle entre peur et angoisse, mais surtout le recouvrement ou la dénaturation de la seconde par la première. L'autre ouvrait plus directement le champ social et politique : les peurs nous renseignent certes sur l'individu qui en est le sujet, mais, à une autre échelle sans doute plus intéressante pour le traitement du sujet, sur son propre poids ou son rôle essentiel dans la vie sociale, voire dans l'édification de la civilisation.

Tout cela cependant devait mener les candidates et candidats à dépasser cette enquête sur le type de savoir que l'on est susceptible d'en tirer lorsqu'on la considère à titre de

symptôme, d'épiphénomène, d'indice ou même de catégorie essentielle. Il fallait pouvoir, entrant décidément dans le champ pratique, analyser et évaluer le rôle de la peur comme guide de l'action. Le cadre d'une éthique des vertus offrait là un terrain propice, permettant, à partir de la distinction classique entre courage et témérité, de discuter les principes d'une logique prudentielle ou même ceux d'une sagesse pratique. Certaines copies ont également cherché, à la faveur d'une référence à la philosophie d'Aristote et plus précisément à l'*Éthique à Nicomaque* qu'appelait une telle réflexion, à saisir également le problème à partir de sa *Poétique* et plus précisément de la manière dont le spectacle tragique était susceptible de faire jouer un rôle éthique à la « terreur » (et à la pitié) qu'il inspire.

En revanche, la réflexion ne gagnait pas tellement, dans ce domaine, à des propos assez convenus sur la peur de l'autre et ses effets mortifères (on a vu aussi, cependant, quelques candidates et candidats affirmer tout de go que cette peur avait tout de même la vertu de nous enseigner que l'autre est effectivement un danger ou un ennemi...) et des usages immodérés d'une philosophie du Visage et de la relation à Autrui qui n'était peut-être pas la plus pertinente en la matière. Que la peur soit toujours peur de l'autre, dans son sens le plus général, c'est là une affirmation dont on a tiré des déclinaisons – peur de ce qui est autre, peur du dissemblable, peur de la différence, hégémonie de la logique du Même, etc. – qui peinaient à saisir les questions spécifiques au sujet et débouchaient presque invariablement sur l'expression louable mais philosophiquement assez mince de bonnes intentions.

Mais c'est là aussi, bien sûr, que pouvait s'esquisser une discussion sur le rôle dévolu à la peur dans la recherche du bien et la construction d'une éthique « pour le futur », pour laquelle du reste la situation contemporaine offrait en abondance des lieux d'analyse. Sans céder au journalisme ou aux modes, les candidates et candidats pouvaient ainsi s'emparer d'enjeux contemporains immédiats pour faire fructifier en ce sens leur réflexion. Les peurs ici ne nous renseignent pas sur ce que nous sommes, mais sont susceptibles, par le caractère immédiat de la reconnaissance du *malum* qu'elles induisent et aussi le type de futurition qu'elles impliquent, de constituer les ressorts nécessaires d'une action en vue du bien et les principes fondateurs d'une éthique de la responsabilité. C'était là, en tout état de cause, une thèse *discutable*, c'est-à-dire qui méritait d'être discutée, sans négliger pour autant, à l'inverse, les effets distordants ou même carrément désastreux d'un régime d'action placé sous le gouvernement de la peur. La question centrale de l'articulation, en ce domaine, entre peur et action réfléchie, et plus précisément de la construction d'une rationalité éthique spécifique à partir de la peur (heuristique de la peur, catastrophisme), devait évidemment prendre en compte ces risques (le sentiment apocalyptique n'a pas que des effets vertueux sur l'agir rationnel).

C'est évidemment cette dernière inquiétude qui pouvait mener la réflexion du champ pratique au champ politique et social, non seulement dans la mesure où l'action politique est susceptible de se laisser polariser par la représentation de la menace ou du danger, mais où le politique lui-même pourrait bien devoir son existence ou sa structuration, et les principes d'unification de la communauté politique leurs ressorts essentiels, à une telle « passion » originaire. Mais il ne suffisait pas de citer Hobbes ; encore fallait-il entrer dans le détail des mécanismes et des implications d'une théorie qui fait de la peur réciproque le moteur de l'association et surtout du passage de la peur réciproque à la peur commune (du souverain) le principe de constitution et de pérennisation de la communauté. Encore fallait-il aussi y mener une discussion proprement *critique*. Le rôle central de la peur dans la constitution de l'ordre civil, en effet, relève d'une *thèse* anthropologique (et de présupposés individualistes) qu'il n'est pas interdit de discuter et cette fois « la peur de l'autre » méritait d'être interrogée dans son caractère politiquement structurant, pour ce qu'elle fait de la sécurité et de l'immunisation la vocation essentielle du politique et en raison de la paradoxale logique qu'elle implique : la peur nous dissocie *en même temps* qu'elle nous agrège, elle nous agrège en nous dissociant.

La chose était évidemment plus facile lorsque, à partir de Machiavel, on insistait sur l'établissement d'un gouvernement par la peur qui, à l'époque contemporaine, pourrait

déboucher sur une véritable « culture de la peur », par le biais de son usage et de son instrumentalisation, laquelle ne serait pas le seul fait, loin s'en faut, des régimes autoritaires.

On peut s'étonner à ce propos de ce que, préoccupés de revêtir la peur de toutes les vertus, un certain nombre de candidates et candidats n'aient pas du tout envisagé plus généralement le caractère sinon néfaste, du moins hautement problématique d'un usage de la peur, quand bien même il se parerait d'une finalité honorable. On lit avec certaine stupéfaction des panégyriques de l'éducation par la peur, pour ne pas dire, des éloges d'un dressage par la violence qui instaurerait une salutaire crainte de l'autorité (au demeurant confondue avec le pouvoir) et le respect des lois. L'affirmation sans discussion selon laquelle la peur de la sanction enseigne le respect des lois pourraient bien constituer en soi une contradiction : peur et respect s'excluent mutuellement. Et c'est sans parler des prétendues vertus éducatives de l'institution de la peur chez les enfants... Du moins certaines copies, s'appuyant sur Nietzsche ou même sur Freud, ont-elles pu clarifier une distinction entre éducation et dressage qui permettait de souligner le caractère ambivalent du rôle dévolu à la peur dans la formation de la culture.

C'est dire en tout cas que, parcourant cet ultime champ problématique qui permettait de comprendre autrement le sens et les enjeux du sujet, une simple évaluation des effets sociaux et politiques, vertueux ou néfastes, de la peur ne suffisait pas : une telle évaluation, là comme ailleurs, devait impérativement reposer sur des analyses en profondeur. Lorsqu'ils ou elles s'y sont astreints, les candidates et candidats ont pu produire des copies d'une excellente qualité

